

« “Qui n’a-t-elle pas été ?” L’impossible fiction »

Cécile Decousu

« Elle n’a pas échoué, elle est morte¹. »

L’idée ou davantage l’aveu même de Beauvoir d’une « impossible fiction » tient à ce qu’elle a toujours essayé d’écrire ou, comme elle le dit, de « ressusciter Zaza² », sans jamais y être parvenue, ou sans jamais avoir eu le sentiment d’y parvenir. La fiction ne recouvre donc pas ce que Zaza « n’a pas été », mais dévoile davantage ce qu’elle est, et est devenue avec Beauvoir, au fil de son œuvre, ou comme l’un des fils dans son œuvre.

Dans son autobiographie, et en particulier dans *La Force de l’âge*, Beauvoir raconte ses premières tentatives littéraires, dont chacune tourne autour du récit de la vie et de la mort de Zaza, et précise avoir commencé par prendre pour modèle *Le Grand Meaulnes* et *Poussière*³, dont on sait par ses *Carnets* qu’ils furent des références pour Zaza.

Un peu plus loin, Beauvoir relate une nouvelle tentative, qui abordait « un thème auquel [elle] revint dans tous les récits qu’[elle] ébauchait : Le mirage de l’autre⁴ », dans laquelle elle tentait précisément de raconter cet épisode « tragiquement romanesque », « ce conflit moral » qui mène Zaza à la mort. C’est sur l’échec de ce récit qu’elle insiste, disant qu’elle n’avait su donner à voir, et peut-être à percevoir pour elle-même, la signification existentielle de ce qu’elle définit bien comme une disparition. Puis ce sera *Quand prime le spirituel*, dans lequel elle tentera « à nouveau de ressusciter Zaza⁵ », et de donner à voir ce qu’elle appelle « le grand crime spiritualiste », sans en être encore satisfaite.

Il semble assez clair que c’est cette brèche qui reste au creux des écrits de Beauvoir, et si, selon elle, un « livre, c’est d’une manière ou d’une autre un appel⁶ », Zaza reste la destinataire privilégiée et silencieuse à laquelle s’adresse Beauvoir. Ainsi l’écriture se veut-elle mémoire, devoir de fidélité.

Beauvoir souligne d’ailleurs que « la littérature apparaît lorsque quelque chose dans la vie se dérègle », ajoutant : « la première condition c’est que la réalité cesse d’aller de soi ; alors seulement on est capable de la voir et de la donner à voir⁷ ». Or la mort de Zaza constitue indubitablement le grand dérèglement originel dans la vie de Beauvoir⁸, qui traversera toute son œuvre.

Dans toute l’œuvre de Beauvoir se trouve si ce n’est la figure, comme dans les *Mémoires*, du moins les traces de Zaza, sorte de présence diffuse, perpétuel reflux du souvenir et de l’intime, mais en creux, dans une absence radicale, irrémédiable dans la vie et donc nécessaire dans les écrits. Il ne s’agit pas d’une image, peut-être pas même d’une fiction, mais simplement de traces, actives, de son absence, comme l’envers ou le reflet d’une présence bien réelle, (re)gardée comme « privilège ».

Filigrane d’une absence donc, ou plutôt d’une disparition, Zaza dans le texte beauvoirien est l’incarnation ou la quasi-présence de la mort. Mais volontaire, meurtrière, sacrificielle ou absurde,

¹ Entretien de Simone de Beauvoir avec Madeleine Chapsal, dans *Les Écrivains en personne*, Paris, Julliard, 1960, repris dans *Envoyez la petite musique...*, Paris, Grasset, 1984, p. 72.

² Simone de Beauvoir, *La Force de l’âge*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1997, p. 257.

³ *Ibid.* p. 72.

⁴ *Ibid.* p. 119-122.

⁵ *Ibid.* p. 257.

⁶ *Ibid.* p. 71.

⁷ *Ibid.* p. 416.

⁸ Voir notamment Danièle Brun, *La Passion dans l’amitié*, Paris, Odile Jacob, 2005.

la mort chez les personnages beauvoiriens n'est jamais due à la vieillesse, ni à la maladie : tous meurent toujours de vouloir vivre, et c'est la raison pour laquelle la mort est toujours chez Beauvoir scandaleuse et injustifiable. Peut-être n'est-elle d'ailleurs pas la mort, ce scandale injustifiable, mais plutôt l'absence, cette présence nécessaire du néant au cœur de l'être : cette mémoire d'une disparition.

Traces d'une omniprésence

On définit souvent *L'Invitée* comme le récit effectif du trio formé par Sartre, Beauvoir et Olga. Toutefois lecture des *Carnets* de Zaza offre un autre trio, un trio originaire, entre Beauvoir, Zaza et Merleau-Ponty⁹.

Ainsi la mort, ou plutôt l'assassinat de Xavière par Françoise à la fin du roman, comme mise en lumière de l'idée hégélienne de la poursuite, par chaque conscience, de « la mort de l'autre », peut également s'entendre comme sentiment de culpabilité/responsabilité ou de faute/remords, et fait écho au fameux : « j'ai pensé longtemps que j'avais payé ma liberté de sa mort », qui vient clore les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Toutefois il n'est plus ici question de ressusciter, ni de donner à voir Zaza, plus question de lui donner figure, mais de montrer que le « scandale irréductible », c'est d'être *autre*, et donc séparé.

Zaza devient donc champ de réflexion philosophique, et par là, espace d'un dialogue silencieux de Beauvoir avec Merleau-Ponty. Peut-être est-ce également de cela, l'histoire est désormais bien connue, dont Merleau-Ponty parlait dans un compte-rendu rédigé à l'occasion de la parution de *L'Invitée* :

La vraie morale ne consiste pas à suivre des règles extérieures ni à respecter des valeurs objectives : il n'a pas de moyen d'être juste et d'être sauvé. Mais plutôt que la situation insolite des trois personnages de *L'Invitée*, on ferait bien de remarquer la bonne foi, la fidélité aux promesses, le respect d'autrui, la générosité, le sérieux des deux principaux. Car la valeur est là. Elle consiste à être activement ce que nous sommes par hasard, à établir cette communication avec autrui et avec nous-mêmes dont notre structure temporelle nous offre la chance et dont notre liberté n'est que l'ébauche¹⁰.

Ce dialogue, qui est aussi accord sur les apories de l'intersubjectivité et celles corrélatives de l'action, se poursuivra autour de Zaza comme entre Beauvoir et Merleau-Ponty, avec *Le Sang des autres*. Ce roman, ainsi que deux essais, *Pyrrhus et Cinéas* et *Pour une morale de l'ambiguïté*, recouvrent ce que Beauvoir appelle sa « période morale¹¹ », au cours de laquelle les traces de Zaza se multiplient.

Pyrrhus et Cinéas poursuit pour une part la révolte de Beauvoir face au « grand crime spiritualiste », en s'attachant à discuter les fondements classiques de la morale et de l'action. Dans un chapitre consacré au « dévouement¹² », on trouve renvoyées dos à dos l'idée selon laquelle il est impossible de vouloir pour autrui son bien, s'il ne le désire pas lui-même comme un bien, ce qui fut l'attitude de Beauvoir envers Zaza avant sa disparition, et la référence à « un père chrétien dont la conduite tyrannique avait provoqué ou hâté la mort de sa fille [et qui] disait pour se justifier n'avoir été qu'un instrument dans les mains de Dieu¹³ », attitude déjà imputée à la mère de Zaza dans *Quand prime le spirituel*. Deux attitudes dépassées par la notion « d'empiètement » qui émerge dès

⁹ Maurice Merleau-Ponty, *Le Visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2003, p. 111-112, n. 1 : « Or, si l'on peut montrer, comme le faisait, par exemple, *L'Invitée* de Simone de Beauvoir, qu'un trio se défait en trois couples et qu'à supposer qu'il y ait, hors de toute réciprocité abstraite, des couples réussis, il ne peut y avoir de trio qui le soit dans le même sens, puisqu'il ajoute aux difficultés du couple celles de l'accord entre les trois couples possibles dont il est fait [...]. Or il ne s'agit pas seulement de psychologie mais de philosophie – du contenu de la relation avec autrui, mais aussi bien de sa forme et de son essence ».

¹⁰ Maurice Merleau-Ponty, « Le roman et la métaphysique », *Sens et non-sens*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1996, p. 52. Voir également *Le Visible et l'invisible*, *op. cit.*, p. 111, n. 1.

¹¹ Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge*, *op. cit.*, p. 625.

¹² *Id.*, *Pyrrhus et Cinéas*, Paris, Gallimard, coll. « Les essais XV », 1986, p. 70 *sqq.*

¹³ *Ibid.*, p. 88.

Pyrrhus et Cinéas afin d'envisager la mort de Zaza comme souci, en tant qu'être-pour-la-mort :

C'est pourquoi sans doute on attache tant d'importance à la dernière volonté d'un mourant : elle n'est pas seulement une volonté parmi d'autres, mais c'est en elle que le mourant a ressaisi toute sa vie ; qui veut continuer à affirmer contre la mort la vie d'un ami cher prolonge son dernier instant en maintenant son privilège. C'est seulement lorsque je me sépare du mort pour le regarder du dehors que le dernier instant devient un instant parmi d'autres ; alors le mort est vraiment mort et je transcende toutes ses volontés¹⁴.

C'est précisément la tentative de conciliation de ces deux attitudes qui sera en question dans *Le Sang des autres*, puis dans *Pour une morale de l'ambiguïté*. L'on sait que la notion d'empiètement dévoile cette ambiguïté chez Beauvoir, ou ce que Merleau-Ponty appelle la réversibilité de l'être-au-monde, comme dépassement de la fusion et/ou de la séparation moi-autrui, de l'opposition sujet-objet. L'empiètement est la modalité existentielle de notre inscription comme corporéité dans la chair du monde, par laquelle la subjectivité est toujours d'abord et d'emblée intersubjectivité.

Par la notion d'empiètement, et celle corrélative de « sédimentation » ou de « mémoire du monde », *Le Sang des autres* fonde en même temps qu'il reconduit par la fiction cette question : « qui n'a-t-elle pas été¹⁵ ? » Il n'est plus question de ressusciter Zaza, mais plutôt de donner à voir ce qu'a été son existence, telle qu'elle a été. Ou davantage, de montrer ce qu'elle est, ici, maintenant et éternellement, par son absence même. En sorte qu'Hélène, dans *Le Sang des autres*, héroïne sacrifiée dont la fin préfigure les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, apparaît bien souvent comme une sorte de double de Zaza. Double et hors du temps, à travers lequel Zaza viendrait dire :

« Je n'ai plus peur. » Elle se sentait légère et comblée comme aux plus beaux soirs de son enfance quand elle reposait dans les bras d'un Dieu paternel. Être mort : on n'est jamais mort. Il n'y a plus personne pour être mort. Je suis vivante. Je serai toujours vivante¹⁶.

Tous les hommes sont mortels marque et poursuit ce dialogue de l'absence à la présence, de la finitude à l'éternité, et la présence simultanée de l'un dans l'autre. Régine s'attache à Fosca pour accéder à l'éternité de sa mémoire immortelle, alors que, réciproquement, Fosca attend de Régine de retrouver la saveur du temps, de retrouver un présent, une présence. La mémoire dans ce texte empêche le vide, et incorpore l'absence : « Il n'y a même plus de mot pour dire : Elle n'est pas là. Ou n'est-elle pas ? Je ne vois aucun vide autour de moi. »

La disparition, c'est l'invisible, la place exacte de la mémoire, que l'on retrouve également dans *Les Mandarins*, au travers des personnages de Diégo et de Rosa. Cette réflexion sur le temps conduit Beauvoir à s'extraire de la métaphysique, par la médiation de l'Histoire, de même que *Le Sang des autres* en termine avec des conceptions abstraites de la morale, et montre qu'il est « aberrant de prétendre définir une morale en dehors d'un contexte social¹⁷ ». Beauvoir en finit alors ici avec l'idée du « grand crime spiritualiste¹⁸ », pour s'intéresser davantage à « l'assassinat de Zaza par son milieu¹⁹ ». Comprendre comment le « milieu » peut être assassin est toute l'interrogation du *Deuxième sexe*, comme théorisation et déconstruction de conflit de l'être-intime et de l'être-mondain. Il n'est donc pas, à cet égard, étonnant de retrouver dans cet essai l'épisode du « coup de hache sur le pied²⁰ » de Zaza, qui fait éclater dans et par la violence **ce conflit existentiel**.

On trouve également trace de Zaza dans *Les Belles Images*, dans la relation de Catherine à son amie, que les parents voudraient séparer, et dans « Monologue » autour de la question du

¹⁴ *Ibid.* p. 122.

¹⁵ *Id.*, *Le Sang des autres*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2008, p. 30 : « D'ailleurs, qui était-il celui que je commençais tranquillement d'assassiner auprès du bassin où voguait un cygne, sous l'œil placide des mères de famille ? Qui n'a-t-il pas été ? »

¹⁶ *Ibid.* p. 301.

¹⁷ *Id.*, *La Force des choses*, t. I, *op. cit.*, p. 99.

¹⁸ *Id.*, « Avant-Propos », *Anne, ou quand prime le spirituel*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2006 p. 28. Voir également la « Préface » de Danièle Sallenave.

¹⁹ *Id.*, *Tout compte fait*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995, p. 22.

²⁰ *Id.*, *Le Deuxième Sexe*, tome 2, chap.2, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2007, p.123.

suicide de la jeune fille. Zaza est ainsi bien présente dans toute l'œuvre, non seulement comme figure qui traverse les textes autobiographiques, par-delà sa mort qui vient clore le premier volume, mais également à titre de traces disséminées dans chacun des textes de Beauvoir.

Traces d'une aporie

L'omniprésence, à l'œuvre et dans l'œuvre, de cette disparition, sa dimension aporétique, l'élève ainsi au rang de quasi-concept transversal, ou transcendant les textes. Parce que l'expérience vécue de Zaza est pour Beauvoir l'espace d'une impossible « compréhension » – en tant que « l'opération par laquelle notre être tout entier réalise une situation²¹ », elle devient l'espace sans fin d'une interrogation, à la fois inscrite et disparue dans une question récurrente, obsédante autant qu'insoluble : « qui n'a-t-elle pas été ? »

Écrire, chez Beauvoir, c'est inscrire un « souci » philosophique au cœur même de la littérature. Et c'est bien au travers de ce « souci » que l'on peut trouver trace de Zaza. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas seulement d'un « souci de Zaza » dont la figure devait être ressuscitée par l'écriture, mais bien plus des traces de Zaza *comme* souci philosophique. Souci que nous comprenons aussi bien au sens qu'Heidegger donne à ce terme, c'est-à-dire comme « être pour la mort » ou « être des lointains », que comme l'espace nietzschéen d'un « éternel retour » et d'une « transvaluation de toutes les valeurs » au cœur des textes de Beauvoir.

Ainsi, dans le dialogue entretenu avec « l'être-pour-la-mort » heideggérien, Beauvoir semble-t-elle indiquer – justement dès lors qu'elle ouvre à l'interrogation du « qui n'a-t-elle pas été ? » – que la mort ne peut pas être comprise comme l'horizon à partir duquel la subjectivité serait toute entière récupérée. L'existence, l'expérience vécue chez Beauvoir est sans cesse mouvement de récupération, et en ce sens, elle est pour elle-même et indéfiniment son horizon ; horizon sans synthèse dès lors que vivre, c'est être sans cesse arraché, détourné, contrarié dans son projet même. La mort n'est pas l'événement fondamental à partir duquel l'être-là a à se récupérer, et « il ne faut donc pas dire avec Heidegger que le projet authentique de l'homme, c'est d'être pour mourir, que la mort est notre fin essentielle, qu'il n'y a pour l'homme d'autre choix qu'entre la fuite ou l'assomption de cette possibilité ultime²² ». Pour Beauvoir, l'origine de la facticité n'est pas saisissable dans l'abstraction de l'être-résolu-pour-la-mort, mais bien davantage par l'expérience vécue du scandale :

La violence est l'épreuve authentique de l'adhésion de chacun à soi-même, à ses passions, à sa propre volonté ; la refuser radicalement, c'est se refuser toute vérité objective, c'est s'enfermer dans une subjectivité abstraite ; une colère, une révolte qui ne passent pas dans les muscles demeurent imaginaires²³.

Et c'est bien ce que manifeste, dans chacun des textes de Beauvoir, l'écriture des états-limites : le scandale – dont le paradigme sera ce coup de hache que Zaza se donne sur le pied²⁴ – n'est jamais abstrait, il n'est pas une intellection, il est ressenti et vécu à travers son corps.

De la même manière, si, comme le dit Heidegger²⁵, pour être *expérience*, la mort est nécessairement mort de l'autre, Beauvoir montre à l'inverse qu'il ne peut jamais y avoir de complète compréhension de la mort, pas même à travers la mort de l'autre. Plus encore, elle montre que la mort d'autrui n'est pas à proprement parler une expérience, puisque ça n'est jamais la mort dont nous faisons l'expérience. Elle y insiste dans *Le Sang des autres*, lorsque Blomart :

²¹ *Id.*, « La pensée de droite, aujourd'hui », *L'Existentialisme et la sagesse des nations*, Lausanne, La Petite Oursse, 1948, p. 115.

²² *Id.*, *Pyrrhus et Cinéas*, *op. cit.*, p. 61.

²³ *Id.*, *Le Deuxième Sexe*, t. II, *op. cit.*, p. 92.

²⁴ Le « coup de hache » apparaît dans *Anne, ou quand prime le spirituel*, *op. cit.*, p. 223 et 237, *Le Deuxième Sexe*, t. II, chap. 2, p. 123, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *op. cit.*, p. 350.

²⁵ Martin Heidegger, *Être et Temps*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de Philosophie », 1986, paragraphe 47 : « La mort des autres en tant qu'expérience possible et la possibilité de saisir un *dasein* entier. »

[...] se penche avidement sur cette agonie, mais il ne peut pas la partager. [...] Ce n'est pas ma mort. Je ferme les yeux, je reste immobile, mais c'est de moi que je me souviens et sa mort entre dans ma vie : moi je n'entre pas dans sa mort²⁶.

Ce dont on fait l'expérience ce sera l'absence de l'autre, mais non pas sa mort, ni *la* mort. Bien plus, pour Beauvoir, personne ne fait l'expérience de la mort, parce que personne ne vit sa mort : « *Il n'y a personne pour être mort*²⁷ ». Alors justement parce qu'il ne s'agit pas d'une expérience, la mort n'est jamais et ne peut jamais être l'objet ou le support d'une connaissance : elle est un irréalisable²⁸ et un scandale. Si dans les textes de Beauvoir, la mort est souvent écrite comme scandale originaire²⁹, ça n'est jamais dans le sens heideggérien d'ouverture à la temporalité, puisque c'est, plus que la mort, son scandale qui est « originaire et déroule son histoire³⁰ » :

La mort de quelqu'un à qui nous tenons constitue une brusque rupture avec notre passé [...]. La mort d'un proche, d'un ami, ne nous prive pas seulement d'une présence mais de toute cette partie de notre vie qui était engagée en eux³¹.

La disparition serait alors une forme paradoxale de la présence, et non pas son envers, mais la modalité même, la « dialectique des interactions » dont parle Merleau-Ponty, par laquelle l'expérience vécue est à saisir (et décrire) comme l'ouverture nous permettant de « comprendre l'être et le néant » au lieu que par l'être et le néant nous puissions comprendre l'ouverture³². C'est en ce sens que Beauvoir refuse catégoriquement d'appréhender, de circonscrire l'expérience vécue de Zaza en terme d'échec ou de réussite :

Mais mourir est la solution la plus absolue ! Je ne crois pas du tout à la réussite. Parler de Zaza comme de quelqu'un qui aurait échoué, je trouve cela bizarre... Parce que moi, on pourrait dire que j'ai échoué dans la mesure où j'ai vécu et qu'elle a réussi dans la mesure où elle est morte³³.

C'est bien depuis ce mouvement de l'existence comme ouverture à l'être et au néant que la figure de Zaza se totalise, dans l'écriture autobiographique, entre « dette³⁴ » et « Mémoires »³⁵. Ce n'est pas par sa mort que nous pourrions ressaisir la vie de Zaza, mais bien par sa vie, comme perpétuelle possibilité de néant, que Beauvoir nous la donne à voir et à aimer. Car la mort n'est pas horizon de détermination/résolution, mais moment où toute détermination vient se déréaliser. Ainsi, du fond des états vécus de Zaza qui jalonnent les textes de Beauvoir, du fond de l'incommensurable de son expérience vécue, émerge l'impossibilité d'une morale, ou davantage la nécessaire affirmation de l'existence comme toujours « amoralité³⁶ ». Amoralité critique à travers laquelle Zaza apparaît tout aussi bien comme l'envers et le revers d'elle-même : fille dévouée-révoltée, amie attachée-séparée, fidèle et infidèle à son éducation et son milieu. À travers la mort de Zaza, qui n'est rien d'autre que ce que fut sa vie, s'ouvre la possibilité, non d'une philosophie de la connaissance, mais celle du renversement de toutes les valeurs, et l'éternel retour d'une interrogation sans fin : « qui n'a-t-elle pas été ? »

²⁶ Simone de Beauvoir, *Le Sang des autres*, *op. cit.*, p. 70 et 18.

²⁷ *Ibid.*, p. 301.

²⁸ *Id.*, *La Vieillesse*, chap. 6, *op. cit.*, p. 465-467.

²⁹ Dans *Le Sang des autres*, *Les Mandarins*, *La Demme rompue*, *Les Belles Images*, ou bien les *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

³⁰ *Id.*, *Le Sang des autres*, *op. cit.*, p. 12.

³¹ *Id.*, *La Vieillesse*, chap. 6, *op. cit.*, p. 389.

³² Maurice Merleau-Ponty, *Le Visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2003, p. 133.

³³ Entretien de Simone de Beauvoir avec Madeleine Chapsal, *Les Écrivains en personne*, *op. cit.*, p. 72.

³⁴ *Ibid.*, p. 13.

³⁵ Voir sur ce point, Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1997, p. 128-129 et 249.

³⁶ *Id.*, *Privautés*, « Faut-il brûler Sade ? », Paris, Gallimard, coll. « NRF, les essais », 1979, p. 46.